Messieurs les assassins

On connaît la spirituelle boutade d'Alphonse Karr, à propos de la sentimentale campagne des romantiques pour la suppression de la peine de mort : « Que messieurs les assassins commencent. » Or ceux-ci semblent moins disposés que jamais à commencer. Jamais on ne vit autant de crimes successifs, à Bruxelles, à Paris, partout. Or, il ne s'agit plus même de misérables qui volent ou qui tuent, acculés par la misère : Jean Valjean des *Misérables*, volant du pain, apparaît bien romanesque, et la réalité n'offre plus aucun type qui lui ressemble.

Le crime, dans les grandes villes, est devenu une sorte de carrière. Il a ses professionnels qui se connaissent, s'affilient, se font connaissance, ont des secrets et des trouvailles de métier. Car la caractéristique des criminels ou des assassins d'aujourd'hui, c'est qu'ils se recrutent peu parmi le bas peuple, ignare et déchu. La plupart sont au contraire des demi-intellectuels, un peu instruits, très infatués, naïvement ambitieux, ayant la prétention d'écrire, de jouer un rôle, déclassés et dévoyés, paresseux au surplus et débauchés. Dostoïewsky, le grand romancier russe, a fixé dans *Crime et châtiment*, la figure synthétique de l'assassin moderne, en une psychologie définitive, où nous le voyons lâche, trouble et trébuchant par l'odeur de son crime grisante comme un alcool, et tout de suite si maladroit, lui intelligent et qui croyait avoir tout prévu.

C'est le cas identique des assassins d'Ixelles, ou de cet Aubert parisien qui a renouvelé imprudemment le système du cadavre dans une malle, déjà usité par Lebiez et Eyraud. Seule, son idée d'assassiner pour s'approprier une collection de timbres, au lieu d'argent liquide, lui est personnelle, si elle n'est guère heureuse, encore que la collection valût une dizaine de mille francs. Car les collections de cette importance sont connues, surtout qu'il y a une bourse de timbres au carré Marigny où les amateurs se rencontrent, ont une côte quasi-officielle, sont au courant des émissions et des taux, comme s'il s'agissait de titres ou fonds d'Etat. Ainsi les timbres d'une collection sont pour ainsi dire des titres nominatifs, et il doit être malaisé de s'en défaire... Ainsi Aubert se trouva incapable de négocier vite tout le produit de son crime. On a retrouvé la plupart des timbres sur lui, après son arrestation.

Une fois de plus, le bénéfice du crime aura été presque nul. On publia, il y a peu d'années, une statistique des innombrables crimes parisiens. C'est la Sûreté qui fit cette publication, tableau édifiant pour les apprentis du crime. La moyenne de bénéfice était de vingt-cinq francs. On y voyait que l'assassin avait toujours flairé une bonne affaire et que d'ordinaire l'affaire fut mauvaise ou se gâta. Eyraud, par exemple, ne put pas pénétrer dans l'étude de l'huissier Gouffé; il ne bénéficia que des 150 francs que sa victime avait sur elle; or les frais préparatoires : voyages, locations de chambre, malles, accessoires, etc., se montaient à 1 ou 5,000 francs. Pranzini, lui, trouva quelques bijoux seulement : Prado, aussi; Gamahut, celui sur lequel le chansonnier Jules Jouy avait rimé une si macabre complainte, ne bénéficia que de fr. 7.25 avec le supplément d'une tasse de café.

Kaps eut 5 francs; Gronay, 27 francs; Allorto et Sellier, chacun 6 francs; Ribot et Geutioux, chacun 125 francs; Marchandon, des bijoux pour 500 francs; Albert, une montre et une bague; Tropmann, rien. Tous ceux-là, qui furent exécutés, avaient fait une ou plusieurs victimes pour ces minces résultats. Et dès lors, quel mauvais métier, en dehors des périls, que celui d'assassin, qui, comme on l'a dit, ne fait vivre que le bourreau.

Sans compter les terreurs qui ne sont pas seulement celles des remords, mais accompagnent même le forfait. Il y a des mésaventures terribles. On a raconté celle d'un de ces voleurs « à la tabatière » qui pénètrent par les toits en coupant les vitres avec un diamant. C'est une histoire fantastique et macabre qui laisse derrière elle les imaginations d'Edgard-Poë ou de Villiers de l'Isle Adam. On vit tout-à-coup l'homme apparaître livide et tremblant au bord du toit, sortant d'une mansarde d'un sixième.

Celle-ci était occupée par une vieille femme qu'il croyait endormie, et s'étant approché pour la tuer et la voler ensuite, il la vit, sur son lit, toute verdie, la bouche tirée, les yeux blancs comme ceux d'une aveugle... L'assassin était entré chez une morte !

Mais si les criminels ont peur des morts, ils ne redoutent pas les vivants et les frappent sans pitié comme le témoignent les assassinats récents, celui d'Ixelles comme celui de Paris. C'est que si les assassins sont presque toujours maladroits et sots, ils sont féroces. C'est d'eux ces étranges assassins moderne, mi-civilisés et mi-fauves qu'on trouve à présents organisés et résolus, dans nos grandes villes, que Villiers de l'Isle Adam a pu dire si justement : « Les villes sont semblables aux forêts, et il n'est pas difficile d'y retrouver les bêtes féroces. »

GEORGES RODENBACH.

Le parti ouvrier de la rue de l'Amigo

On lit dans le *National* :

Jusqu'à cette heure, le parti libéral ne s'était occupé des ouvriers que pour les détourner par la presse, par ses écoles (celles que le Trésor paie), par ses exemples, des traditions religieuses du peuple belge. En de certaines circonstances, il parvenait à lancer des groupes d'ouvriers contre les catholiques, contre les couvents, contre les prêtres. Les loges de la Loge en étaient quittes pour solder les menus frais de ces nobles expéditions.

Mais tout cela, c'était le bon temps. Depuis, il a pu sur le Temple, comme dit M. Demot, dans son argot de 33e, le libéralisme à qui une notable partie de la bourgeoisie fausse compagnie pour suivre les radicaux ou la bannière catholique, a vu du premier jour qu'il ne pouvait plus du tout compter sur les ouvriers, ceux-ci allant ou aux catholiques ou aux socialistes. Alors, après des hésitations qui ont duré trois ans, le parti libéral a dit : créons le parti libéral ouvrier !

Dimanche, des passants, voyant défiler un cortège (qui d'ailleurs n'interrompait pas la circulation des trams), se sont enquis de ce que c'était. — C'est, a-t-on répondu, le parti ouvrier libéral qui passe. — Les passants, ahuris par l'étrangeté de la chose, ont suivi... Le parti libéral ouvrier est allé s'engouffrer dans « un ancien cabaret de la rue de l'Amigo, local où des délégués de chaque groupe ont seuls pu être admis à pénétrer », — écrit un Dangeau de la taverne. Alors, c'est comme à l'Amigo, tout le monde n'est pas admis ! Mais les « refusés » ne se plaignent pas. Pourquoi ces cachoteries avec la « masse » ? Se défierait-on d'elle ? Tout cela a un fumet de « mystère » maçonnique.

Là, les délégués, pardon ! les initiés ont pu voir et entendre. Ils ont vu au bureau des grands prêtres millionnaires de la Doctrine, et ils ont entendu un discours de M. Buls. D'ouvriers au bureau ou à la tribune, point.

Mais M. Buls, après avoir parlé, a remis un drapeau et le président de l'Union libérale ouvrière a remercié en quelques mots d'un anticléricalisme de derrière les fagots. Sur quoi, « on a trinqué au lambic ». C'est à peu près tout ce qui a apparu de démocratique dans cette affaire.

Pour fonder un parti, il faut des idées, un but. Nous sommes obligés de rechercher dans le discours inaugural de M. Buls la raison d'être, la tendance que le parti libéral bourgeois veut donner au parti libéral ouvrier. En lieu et place, M. Buls s'est plu à songer à « en cacher » habilement « le but après de le tenir à distance ». Quelle mission a-t-il donné dans la rue de l'Amigo au parti libéral ouvrier ? « Il accable » pour l'instant, le pauvre suffragant, qu'il espère les trouver chez des ouvriers qui ne possèderont bientôt plus un drapeau rouge et les traits distinctifs des principes religieux.

Le parti libéral ouvrier, c'est, dans la pensée de M. Buls, une fille électorale du parti anticatholique bourgeois, tout simplement.

Les intérêts spéciaux de la classe ouvrière qui forment la base du parti démocratique catholique et du parti démocratique socialiste, n'ont compté pas dans les visées de la *Ligue libérale* des banquiers et des gros bonnets qui fondent le parti libéral ouvrier. Si M. Buls y a fait allusion, c'est pour déclarer nettement que le parti libéral entend rejeter toute intervention de l'Etat en faveur des ouvriers : « la pratique de la liberté pour tous », voilà sa devise. C'est-à-dire : ouvriers, tirez-vous d'affaire par vous-mêmes, forcez !

C'est le manchestérianisme pur. Cette théorie, abandonnée aujourd'hui à peu près partout, est d'autant plus choquante dans la bouche du parti libéral belge qu'il a mis l'Etat au service de sa propagande négative, et que, sur la ruines du principe de la liberté d'enseignement, il rêve son monopole sectaire de l'école dite neutre, aux frais de tous les citoyens, y compris les ouvriers qui n'en veulent pas.

Si encore M. Buls avait pu démontrer les raisons que la « liberté » des libéraux a créées pour les ouvriers ou celles qu'il se propose de leur créer à cette fin !...

Mais là-dessus, silence. Pour quoi pourquoi M. Buls n'a par mêmes dit adhérer à la personnification civile des syndicats professionnels, car le parti libéral, s'il admet la *manumorte* pour ses loges et pour son université, la condamne quand il s'agit des œuvres ouvrières et charitables. La liberté, dit M. Buls, oui, à condition, n'est-ce pas, qu'elle reste pauvre et désarmée. On s'attendait à trouver dans la pensée du président du nouveau groupe que la *Ligue libérale* bourgeoise va appeler l'*Union libérale ouvrière*, des déclarations qui corrigeraient ce que le discours de M. Buls a eu d'équivoque. A s'en rapporter à ce premier discours, l'*Union libérale ouvrière* veut être, contrairement aux cléricaux, sous le drapeau libéral, et c'est tout. Voyez-vous les ouvriers se nourrissant de cette viande creuse ! de ce mot de vrai-faux ouvrier ! Ah ! oui, c'a été un acte de prudence de réserver ces choses-là pour quelques délégués. La « masse » aurait pu trouver mauvaise la plaisanterie, et ce n'est pas le *strong humor* de la fin qui aurait fait passer le morceau.

Mais les doctrinaires, le peuple les méprise à qui l'ajoutera le mieux. Il ne paraît pas à la discrétion que vous mettrez à rayer vos bannières bienveillantes à son égard, que dans ce cercle clos vous ayez la moindre chance. Il a trop « bonne » dont compter sur vous, à la dernière dupe vous vous y prêtez, pour « embrasser » projets du socialisme, de la sympathique Commune ou même ? elle est bien lotie, la « Société ».

Et M. Buls n'avait pas tort à son point de vue de craindre la défaite du collectivisme révolutionnaire que d'un retour spontané du bon sens parmi les ouvriers ou d'une répression épouvantable comme celle qui suivit l'insurrection parisienne de 1871 (voir le dernier interview de M. Buls avec un journal anversois). Mais quand un parti en est là, d'avouer sa totale impuissance morale sur les classes laborieuses, il devrait avoir le bon esprit de ne pas déranger par un beau dimanche de juin un millier de braves ouvriers pour se donner à lui seul la satisfaction de caricaturer dans un but électoral le parti ouvrier catholique ou le parti ouvrier socialiste.

ABONNEMENTS ÉLECTORAUX

Pour satisfaire à de nombreuses demandes, nous servirons des abonnements spéciaux au *Patriote* pour toute la durée de la période électorale (élections législatives et provinciales), aux prix suivants :

1er juin au 31 juillet, fr. 2.00;
15 juin au 31 juillet, fr. 1.50.

On souscrit au bureau du journal, 23, rue Léopold, Bruxelles, et à tous les bureaux de poste.